



BONGA, LA VOIX DES EXILÉS D'ANGOLA

Depuis l'Europe, l'Angolais Bonga tente de stimuler la réactivité de ses compatriotes en exil face à la spirale des conflits qui entraînent leur pays vers l'abîme. Le militantisme anticolonial de ses premiers albums, "Angola 72" et "Angola 74", s'est mué en message de conscientisation dans "Mulemba Xangola", récemment paru en France et fort apprécié des amateurs.

par François Bensignor

Installé à Lisbonne, où se concentre une importante communauté angolaise en exil, Bonga poursuit sa route artistique pavée de disques d'or et de platine. Il rayonne vers l'Europe, l'Afrique, le Brésil, où il a enregistré en 1998 un disque aux côtés de Carlinhos Brown et de Marisa Monte. Mais aussi vers l'Asie, où il s'est produit notamment à Hong Kong et Macao. Récemment en concert à Paris, il présentait son nouvel album, "Mulemba Xangola", qui s'accroche depuis plusieurs mois à la première place du classement "Racines" de l'hebdomadaire professionnel *Music Info Hebdo*.

"Mulemba, c'est le nom d'un arbre gigantesque et fleuri. Xangola, c'est le nom de l'Angola, tout simplement, explique le chanteur. Autrefois, on venait danser différents rituels au pied de cet arbre. Le plus impor-

tant de ces rituels était celui qu'accomplissaient les étrangers venus se faire bénir afin d'acquérir la sagesse dans leurs comportements à l'égard des peuples africains de l'Angola. Dans cette chanson, je propose que cette coutume soit transposée à notre époque. Les étrangers qui vont en Angola cherchent les matières premières : diamant, pétrole, etc. Ils peuvent venir, ça ne pose aucun problème ! Mais dans un esprit d'échange culturel, qui devrait être prioritaire, et en prenant en compte le peuple chaleureux qui les attend. Or ce n'est pas toujours le cas..."

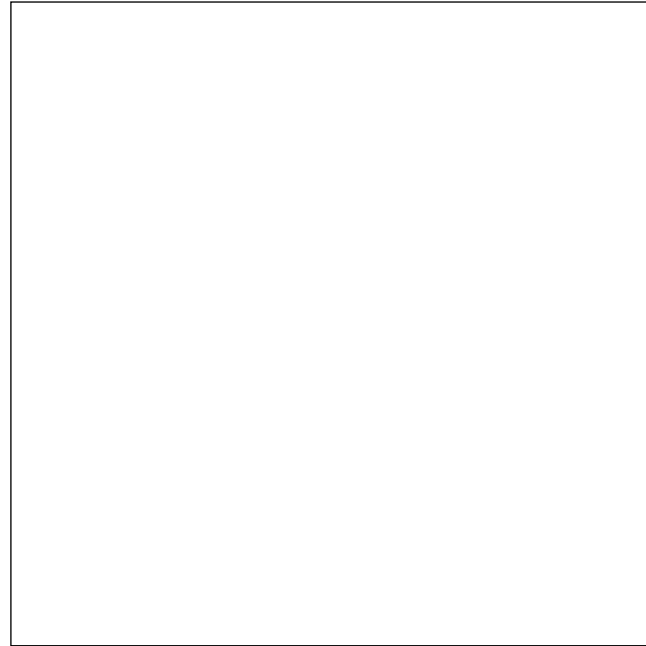
DE L'ATHLÉTISME AU "PROTEST SONG"

Avec cette voix au grain étrange, aiguë et rugueuse comme pour râper la douce igname, Bonga a entrepris la conquête des scènes du monde dès le début

des années soixante-dix. Chanter, pour lui, était la marque de son engagement contre la puissance coloniale. Celle-ci avait pourtant voulu l'orienter vers un autre destin. Repéré à Luanda, dans les années soixante, pour ses prouesses athlétiques, il avait été invité à poursuivre ses études à Lisbonne et à intégrer l'équipe du Benfica. C'est ainsi qu'il devint recordman junior du 400 m au Portugal.

Mais les choses se gâtent dès que l'on s'aperçoit que ce jeune athlète noir a une fâcheuse tendance à lever le poing serré, à la manière de ses aînés américains aux jeux Olympiques... Bonga doit fuir la dictature de Salazar, où il est sérieusement menacé pour activisme politique, en 1972. "Je suis allé à Rotterdam, où j'ai rencontré des exilés cap-verdiens qui m'ont merveilleusement accueilli", raconte-t-il.





Ils avaient fondé leur propre maison de disques, Morabeza records, et ce sont eux qui ont produit mon premier album. Mais jamais je n'aurais imaginé l'impact que ce disque allait avoir.

Les messages essentiellement politiques qu'il y lance vont en effet accompagner non seulement la lutte des Angolais en faveur de l'indépendance, mais aussi celle des peuples des autres colonies lusophones. En 1973, c'est à Paris qu'il forme le groupe Batuki, constitué de musiciens d'Angola, du Brésil, du Cap-Vert, de São Tomé et Príncipe et de Guinée-Bissau. Ils vont être invités à New York par l'Onu. Une occasion pour Bonga et ses amis de se produire au fameux Apollo Theatre de Harlem avec Manu

Dibango. *"Pour remercier mes camarades capverdiens, se souvient Bonga, j'ai voulu chanter quelques chansons de leur pays."* C'est ainsi que dans l'album "Angola 74", il interprète une version très intéressante de *Sodade*, la chanson qui révélera presque vingt ans plus tard Cesaria Evora au public international.

À L'ÉCOLE DU "SEMBA" ET DE LA "REBITA"

Bonga possède un répertoire d'environ deux cents chansons nourries des traditions de la cri-

tique sociale angolaise. *"Je me souviens toujours de ces thèmes que chantaient les vieux dans ma jeunesse, avec cette voix rauque que j'ai aussi, dit le chanteur. Nos ancêtres exprimaient leurs idées à travers le carnaval, par exemple, qui était une sévère critique du régime. Je perpétue cette pratique culturelle, qui permettait d'informer le peuple et de le mobiliser."*

Sa vie d'enfant dans les bidonvilles (*musseques*) de Luanda était rythmée par les musiques locales, comme le semba, qui est à l'origine de la samba brésilienne. *"À la maison, se souvient Bonga, mon père jouait de l'accordéon sur un rythme spécifique de la région de Luanda, la rebita. Parmi ses neuf enfants, j'étais celui qui l'accompagnait à la dikanza, une percussion en bambou cannelé que l'on frotte avec une fine baguette appelée aussi reco-reco. Plus tard, avec d'autres jeunes, nous avons continué à jouer ce 'folklore' angolais. Les colons portugais, qui ne juraient que par le fado, n'appréciaient pas beaucoup cette forme de musique. Mais nous nous sommes imposés !"*

DISCOGRAPHIE

"Mulemba Xangola" (Lusafrica/BMG, 2000)

"Angola" 72 et 74 (Lusafrica/BMG, réédition en double CD, 1998)

Dans l'Angola de l'époque, la culture africaine, méprisée par le pouvoir colonial, prospérait dans les quartiers populaires, où progressaient les premiers mouvements de libération. Le peuple refusait d'être dépossédé de sa culture, et des groupes de musique fleurissaient partout en manière de résistance. Kisseuia est le premier qu'ait formé le jeune Jose Adelino Barcelo de Carvalho, futur Bonga Kuenda, son nom africain. Ses chansons de l'époque évoquaient la

misère du peuple, le besoin d'émancipation des femmes et autres thèmes sociaux.

CHANTER CONTRE L'ASSOUPISSEMENT DES EXILES

En l'an 2000, les chansons de Bonga comportent des messages destinés à ses compatriotes en exil. *"Je leur dis qu'ils ne doivent pas rester silencieux, dans leur petit coin, à regarder leur feuilleton à la télé, explique le chanteur. Ils ne font que consommer, même quand ils n'en ont pas la possibilité, ils s'endettent pour consommer. Je leur demande d'agir pour notre pays, qui était si beau dans le temps. Il faut que l'on s'engage ensemble, que l'on trouve un langage nouveau pour notre avenir. On a parlé*

***"Ceux qui font
de la politique en Angola
n'ont qu'une priorité :
la guerre.
Tout le système de notre
société est gangrené.
Les jeunes créateurs
ne peuvent rien dire
dans le pays
et c'est à Lisbonne
que se fait aujourd'hui
la vraie musique angolaise."***

du 'grand changement de l'an 2000', mais on n'a rien fait...

On a tourné le disque, mais c'est toujours la même chanson : on conserve les dictateurs, les voleurs, les corrompus... On dirait que l'Angola est un pays étranger et que nous, les Angolais, on se laisse faire. Je demande aux Angolais de faire tout ce qui est possible pour aller de l'avant et informer les gens sur les réalités du pays."

Comme Youssou N'Dour au Sénégal et Alpha Blondy en Côte d'Ivoire, Bonga aurait voulu pouvoir profiter de ses succès à l'étranger pour construire en Angola quelque chose qui puisse servir au développement de la culture et de la musique. *"Malheureusement, je ne peux rien faire étant donné la situation, dit-il avec amertume. Depuis*

1992, quand une ouverture a été faite à l'Unita, j'ai pu retourner à Luanda. Mais je n'en ai ramené que de tristes souvenirs... J'aurais voulu faire partager mes expériences, aider mon peuple à faire l'apprentissage de la liberté d'expression, de la démocratie. Mais ceux qui font de la politique en Angola n'ont qu'une priorité : la guerre. Tout le système de notre société est gangrené. Les jeunes créateurs ne peuvent rien dire dans le pays et c'est à Lis-

bonne que se fait aujourd'hui la vraie musique angolaise.

*"Aujourd'hui, ma principale inquiétude est de constater que la mondialisation est à sens unique. Ce sont toujours les mêmes qui ont le pouvoir de commander et les autres qui obéissent. C'est catastrophique et ça entretient une confusion perpétuelle. Chaque peuple doit avoir son mot à dire, avec sa spécificité culturelle, politique, scientifique... Mes chansons parlent toujours de l'Angola. Elles sont toujours destinées aux Angolais et aux Africains prioritairement. Mais elles s'adressent aussi aux étrangers qui disent nous aimer, pour leur rappeler que s'ils nous aiment, ils doivent alors nous apporter la joie, la convivialité entre êtres humains." **

